

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 66
Number 1 *L'exposition postcoloniale*

Article 2

6-1-2006

Présentation

Lydie Moudileno
University of Pennsylvania

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Moudileno, Lydie (2006) "Présentation," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 66 : No. 1 , Article 2.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol66/iss1/2>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Présentation

L'exposition postcoloniale

Depuis dix ans, certains chercheurs français se sont donné pour tâche de documenter l'ampleur et la portée des représentations du corps dans l'iconographie coloniale et l'idéologie républicaine française¹. Leurs travaux confirment à quel point tout un imaginaire lié au corps de l'Autre a servi un spectacle de la différence destiné à légitimer le projet colonial européen. Aujourd'hui, qu'il s'agisse de la question du voile, de l'excision, des sans-papiers, de la discrimination socio-économique ou de l'exclusion institutionnelle, la question de l'inscription du corps de l'Autre dans l'espace républicain est devenue l'un des symptômes les plus visibles de ce que Bancel appelle le « ressac » de la mémoire coloniale (Bancel, 2005 : 10).

Ce retour actuel sur les corps refoulés de la mémoire collective française ne doit pas faire oublier, cependant, que depuis les premières décennies du vingtième siècle, l'Autre a pris la parole, offrant, sur le mode du contrepoint, ses propres images. Au corpus dominant des représentations occidentales se joint désormais un ensemble de représentations (négro)africaines, peut-être moins spectaculaires, mais qui participent souvent, elles aussi, d'un effort continu pour retravailler les paramètres de la différence imposés par le discours européen. Ainsi, alors que s'accumulent les textes écrits par des auteurs d'origine africaine, un nouvel imaginaire du corps se formule à partir de perspectives diverses et souvent inédites. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le titre de ce dossier, « l'exposition postcoloniale ».

Le champ de la littérature (négro)africaine, fort aujourd'hui d'un véritable canon, recèle ainsi toute une série de corps plus ou moins idéalisés, plus ou moins stéréotypés, où se sont toujours jouées de multiples projections identitaires². La poésie de la Négritude, au milieu du siècle, avait retrouvé ceux de Chaka, de Toussaint Louverture, de Lumumba ou des déesses de l'Afrique ancestrale. Dans le domaine romanesque, on se souvient du corps de Meka, le tirailleur du *Vieux nègre et la médaille* de Ferdinand Oyono, souffrant sous le soleil au zénith le jour de sa cérémonie de remise de médaille, dans son cercle de craie; des corps glorieux des travailleurs

¹ Je pense surtout aux travaux des groupes de recherche dirigés par Gilles Boëtsch en anthropologie (Boëtsch, 2000) et par Pascal Blanchard en histoire (Blanchard, 1996; 1998; 2002).

² En tant que site privilégié de construction du mythe, le corps joue un rôle crucial dans ce que Cilas Kemedjio appelle « la production d'une écriture de l'héroïsme postcolonial » (Kemedjio, 2004 : 5).



ruisselants de sueur symbolisant la force prolétarienne porteuse de promesses nationalistes ou panafricaines dans *Les bouts de bois de Dieu*; du corps torturé, mentalement et physiquement, de Samba Diallo dans *L'aventure ambiguë*; du corps malade du roman dit de «la désillusion», à travers lequel s'expriment les plaies de l'indépendance.

Mais alors que les textes un peu plus anciens s'étaient montrés réticents à se lancer dans une véritable exploration du corps dans l'univers (post)colonial, les textes plus récents entreprennent de manière beaucoup plus explicite de rapporter l'expérience postcoloniale à une inscription physique du corps dans l'histoire et dans l'espace. Ainsi, dans les années 1980, le corps obscène de l'autocrate devient le support de la représentation de la dictature chez Sony Labou Tansi, en même temps que prolifèrent les récits de femmes articulant des subjectivités informées par l'expérience du corps féminin. Enfin, plus récemment, les expériences de la guerre civile, de la migration ou simplement du quotidien africain ne semblent pouvoir se dire, chez des auteurs comme Boubacar Boris Diop, Véronique Tadjo, Daniel Biyaoula, Florent Couao-Zotti et beaucoup d'autres, qu'à travers une saisie de modalités corporelles.

C'est de cette diversité et de cette problématique incontestablement réaffirmée ces vingt dernières années dans la littérature que les études rassemblées dans ce dossier rendent compte, sous la rubrique de «nouvelles représentations du corps».

Pour commencer, Cilas Kemedjio situe la question de ces «nouvelles représentations» dans le contexte plus large – qui reviendra ponctuellement dans les autres contributions – d'une continuité historique de pratiques d'exploitation et d'exhibitions du corps noir «de l'esclavage aux cirques humanitaires en passant par les mailles du Code de l'indigénat». Kemedjio souligne le double enjeu de «l'exposition coloniale»: d'un côté, elle montre des corps, mais de l'autre, si elle s'en saisit, c'est pour les réduire au silence, les faire taire. À partir de ce que Kemedjio appelle une «représentation déficitaire du corps noir», écrire, pour le romancier africain, reviendrait toujours à une manière de «faire taire les silences», comme pour faire réapparaître les traces de corps déjà là. Lire la littérature contemporaine, comme le fait Kemedjio à travers les textes de Mongo Beti en particulier, prend alors la forme d'une



mise à l'écoute de ces corps dont les échos historiques et littéraires se situent nécessairement « entre les bruits et le silence ».

Pour Mireille Rosello, une des rencontres les plus intimes et les plus ambivalentes avec le corps étranger est la greffe d'organes. Dans l'opération de la greffe, c'est de manière littérale que le sujet doit négocier le rapport au corps étranger. À travers une analyse serrée du roman *L'interdite* de Malika Mokeddem – où il s'agit de la greffe, sur un Français, d'un rein provenant d'une Algérienne –, Rosello nous invite à réfléchir sur les implications du double geste qui consiste simultanément à « donner » une partie de son corps à l'Autre et à « recevoir » le corps de l'autre. Ce processus, selon Rosello, ne se limite pas à remettre en question les oppositions classiques entre, par exemple, corps européen et corps africain. « Le rein greffé, écrit Rosello, et le corps à qui on a greffé un rein ne sont pas “métissés” ou hybrides, ils rejouent sans cesse la scène de la greffe qui les ouvre et les ferme, les unit et les sépare, fait d'eux les meilleurs amis et ennemis. » L'impossible clôture que Rosello associe au processus de la greffe pointe les limites de certaines théories confortantes de l'hybridité postcoloniale, à son tour dérangée par un corps qui « sait désormais l'inimaginable » et qui défie la distinction entre le réel et l'imaginaire.

Augustine Asaah confirme dans « L'inscription du corps dans quatre romans postcoloniaux d'Afrique » que de nombreux écrivains contemporains font aujourd'hui du corps le site de stratégies de résistance destinées à saper non seulement les représentations occidentales, mais également la violence exercée par l'État postcolonial. Pour Asaah, les romans de Williams Sassine (*Mémoire d'une peau*), de Calixthe Beyala (*C'est le soleil qui m'a brûlée* et *Femme nue, femme noire*) et de Nimrod (*Les jambes d'Alice*) ont en commun de « présenter de nouvelles versions du vécu humain dans les références multiples à l'Histoire néocoloniale, autrement dit dans les affrontements pléthoriques entre le corps et l'Histoire ». Leurs projets esthétiques respectifs se rejoignent également dans leur choix commun d'une narration à la première personne, qui permettrait d'exprimer plus intimement la singularité du « je ». Si ces écritures peuvent être qualifiées de novatrices, c'est à la fois parce qu'elles prennent la sexualité comme thème et parce qu'elles en renouvellent le langage, produisant ce qu'Asaah appelle un « contre-discours obscène ».



En choisissant d'analyser trois romans dont les protagonistes sont des enfants-soldats, Koffi Anyinefa s'attaque à « l'une des représentations les plus emblématiques des sociétés postcoloniales en crise » concernant l'Afrique contemporaine, à savoir la guerre civile en tant qu'elle implique de manière violente et spectaculaire des adolescents dans la politique. Pour Anyinefa, la présence des enfants-soldats comme personnages romanesques doit être comprise dans une relation de continuité avec les protagonistes enfants ou adolescents des premiers grands romans de formation, comme *L'enfant noir*, *Une vie de boy* ou *L'aventure ambiguë*, dans la mesure où l'enfant a souvent constitué le support de la représentation de la condition (post)coloniale dans la littérature africaine. Anyinefa s'interroge sur les modalités de cette condition dans le contexte des guerres civiles et dans la représentation qu'en ont donnée des textes récents (Dongala, Kourouma et Badjoko). Ces textes permettent de considérer, selon Anyinefa, que la participation des enfants dans les guerres constitue une forme d'intervention qui les transforme en victimes des États postcoloniaux, mais aussi en « agents de production de valeurs sociales et politiques ». Qu'advient-il alors, se demande Anyinefa en conclusion, de cette notion d'engagement dont certains écrivains africains se détournent avec ferveur aujourd'hui?

Isabelle Favre aborde la question de l'engagement dans le contexte du génocide rwandais, plus spécifiquement de l'initiative lancée par Maimouna Coulibaly et Nocky Djedanoum, « Écrire par devoir de mémoire ». Le projet consistait à envoyer des écrivains de différentes nationalités au Rwanda avec pour mission de produire, à leur retour, un texte sur la tragédie rwandaise. De ceux-ci, Isabelle Favre retient le roman de Boubacar Boris Diop, *Murambi ou le livre des ossements*, publié en 2000, dont elle interprète le discours à la lumière des travaux d'Hannah Arendt. « Peut-on, doit-on écrire après le Rwanda? » se demande Isabelle Favre avant de s'engager dans l'analyse du roman de Diop. Le recours aux thèses d'Arendt invite à considérer le projet collectif « Écrire par devoir de mémoire », et le texte de Diop en particulier, comme une manière de « répondre » à la négation de l'humain dans les ravages génocidaires. Car produire un récit est, selon les termes d'Arendt repris par Favre, une action qui suggère la possibilité de commencements. « Tout comme Arendt, écrit Favre, Diop croit en la vie et à la liberté que confèrent les commencements, en restant parfaitement conscient



d'une réalité paradoxale où les vivants sont parfois plus inertes que les morts. »

Boniface Mongo-Mboussa, pour sa part, invite à lire deux romans de Sony Labou Tansi sous l'angle du carnavalesque bakhtinien, autour notamment des rapports entre corps et pouvoir. Transférant les thèses élaborées par Bakhtine à partir de Rabelais, Mongo-Mboussa les applique au contexte africain de l'univers romanesque afin d'y repérer toute une série de modalités du carnavalesque (telles la théâtralité, l'intertextualité ou la mise en scène de la sexualité) par lesquelles l'auteur congolais tire vers le bas la représentation du pouvoir postcolonial. La focalisation sur l'organicité du corps constitue une manière de réponse au discours politique: « C'est justement pour s'opposer à cette chimère marxiste qui occulte le présent pour se consacrer à un hypothétique futur que Sony Labou Tansi fait l'éloge du corps, du manger et du boire dans ses romans. Vue sous cet angle, l'exploitation qu'il fait de la problématique du bas matériel et corporel (manger, boire, copuler) apparaît comme une démarche de subversion. » Pour Mongo-Mboussa, ce « rabaissement » systématique permet au final d'accomplir un travail novateur sur l'écriture par lequel s'affirme la liberté et l'originalité de l'artiste.

Dans ma propre contribution à ce dossier j'ai voulu contraster deux modes de réinscription de l'archétype de la femme africaine dans deux romans contemporains, *53 cm* de Bessora et *Femme nue, femme noire* de Calixthe Beyala. Il m'a paru frappant que deux auteures de la nouvelle génération s'emparent chacune de deux figures « mémorables » des imaginaires coloniaux et postcoloniaux, à savoir, respectivement, la Vénus hottentote et la « femme noire » du célèbre poème de Senghor. Bien que les deux projets aient pour prétexte commun la représentation d'une femme « noire et nue », ils diffèrent considérablement dans leurs enjeux, de l'hommage implicite de Bessora à l'insolence iconoclaste de Beyala, relevant, elle, de ce « contre-discours de l'obscène » dont parle Asaah.

La contribution de Jean Sob traite d'une jeunesse impliquée dans un rapport au pouvoir totalement différent des enfants-soldats qu'examine Koffi Anyinefa. L'article de Sob est consacré au thème du sport dans certains romans africains qui marquent, selon l'auteur, la « naissance du roman de sport qui ouvre une nouvelle



ère du roman africain ». À partir des récits de Fatou Diome, Eugène Ebodé et Florent Couao-Zotti, l'auteur relève une opposition entre la sphère politique et celle du sport. Si une grande partie de la jeunesse africaine s'est détournée de la politique, explique Sob, c'est aussi que le sport offre une autre direction, voire une issue à leur désœuvrement : « la jeunesse africaine, devant l'incertitude de l'avenir, a choisi le champ de l'économie de la différence corporelle au détriment de l'économie politique pour conquérir sa dignité perdue dans la faillite des pays africains ». Le recours aux études de Philippe Liotard sur « l'économie de la différence corporelle » à travers le sport – c'est-à-dire la manière dont un individu, une société ou un État perçoit le rôle de la pratique et de la performance sportive – permet à Sob d'interroger ces enjeux dans le contexte postcolonial des romans.

Le texte de Jean-Godefroy Bidima trouve sa juste place à la fin de ce dossier dans la mesure où le philosophe nous invite à considérer notre propre position – ou plutôt, la position de notre propre corps – en tant que producteur de discours sur le corps en postcolonie. Si l'on accepte que le corps ne puisse être saisi que dans un réseau de relations sociales, économiques et politiques, qu'en est-il du nôtre, qui glose ces relations? « Le rapport de celui qui disserte dans un article (à propos du corps comme nous le faisons) ou devant un écran est de la méconnaissance. Par son corps, l'ascèse et la discipline qui lui sont imposés (et qu'il s'impose), le penseur postcolonial produit une double scène. Il vit sous le mode du *comme si* et c'est justement là où il joue une farce tout en faisant comme s'il était dans une tragicomédie. » Notre position, suggère Bidima, implique un niveau supplémentaire de « doublure » des corps que celle que nous commentons dans nos textes critiques. L'ignorer reviendrait à se penser en dehors de l'économie politique des corps et, du même coup, à reproduire précisément les hiérarchies que nous dénonçons dans nos écrits.

Il ressort de ce recueil une confirmation : la littérature – il faudrait dire, ici, le roman – de la fin du vingtième siècle attache au corps une fonction déterminante dans la formulation des subjectivités postcoloniales contemporaines, quelles que soient les sphères dans lesquelles se déploient ses pratiques, ses stratégies et ses engagements. Au-delà des convergences imposées par le vaste thème du « corps », nous espérons que la diversité de l'ensemble





s'imposera à la lecture de ces textes. Les contours de ce « corp(u)s postcolonial » sont loin d'être définitifs. Nous aurions manqué notre objectif s'il ne donnait lieu ici où là, sinon à des critiques, en tous cas à quelques « étonnements ».

Lydie Moudileno

Responsable du dossier

Références

BANCEL, Nicolas et autres (2005). *La fracture coloniale*, Paris, La Découverte.

BLANCHARD, Pascal (2002). *Zoos humains*, Paris, La Découverte.

-- (1998). *De l'indigène à l'immigré*, Paris, Gallimard.

-- (1996). *L'autre et nous*, Paris, Achac.

BOËTSCH, Gilles (2000). *Le corps dans tous ses états*, Paris, CNRS.

KEMEDJIO, Cilas (2004). Introduction, « Mythologies postcoloniales », *Présence Francophone*, n° 62 : 5.

